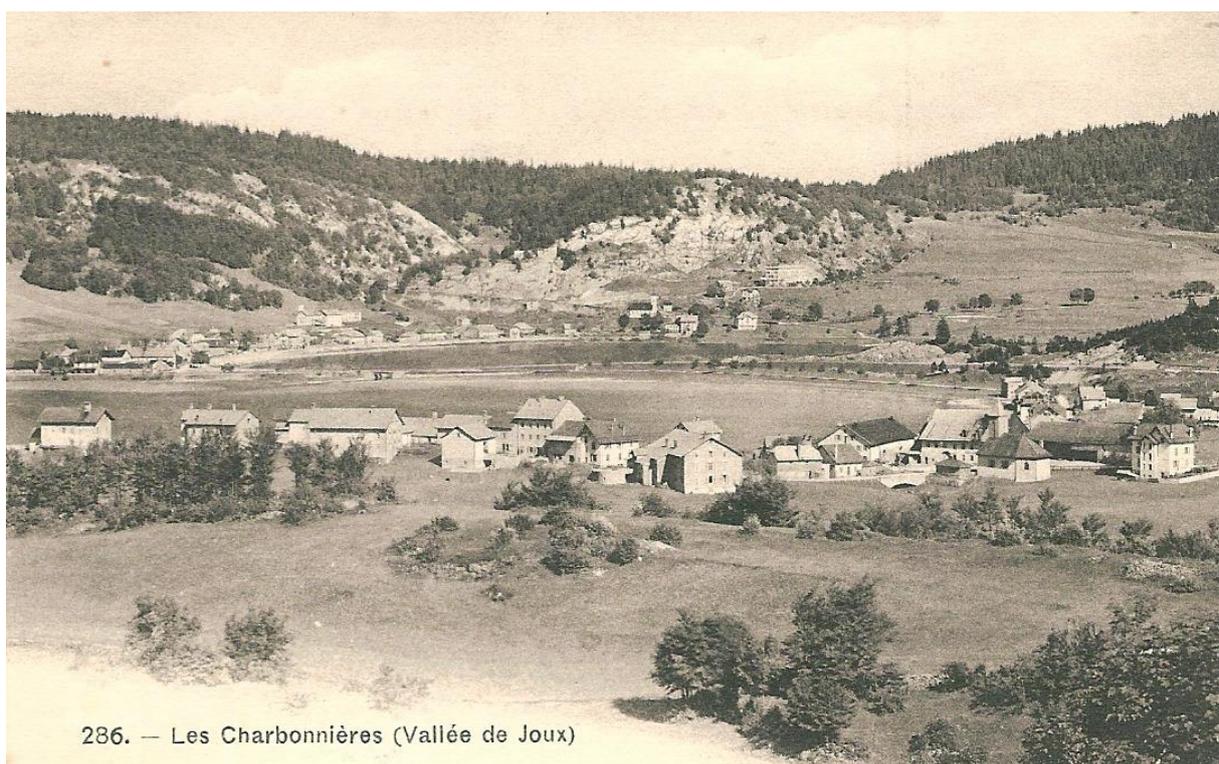


Cabanes, grotte et jeux

Je dois le dire d'emblée, nulle de ces cabanes ne fut jamais achevée. Nous n'en étions qu'à l'âge des essais. Nous surestimions aussi grandement nos talents de constructeurs. Des projets autant que l'on veut, mais de réalisations accomplies, aucune.

La première tentative se situa aux landes, dans ce bosquet qui prospère au pied d'un décrochement rocheux. Une cabane ne saurait se passer de cave, pensions-nous. Aussi nous voilà creusant l'humus et la rocaille de la forêt. Plusieurs jours de file pour en arriver à un grand trou de deux mètres sur deux, et de huitante centimètres à un mètre de profond. C'était une cave où nous aurions eu accès plus tard par un trapon percé dans le plancher de la seule pièce prévue ; et en laquelle nous aurions pu nous réfugier s'il avait pris à l' Aimé le mal aimé de passer par là, et de nous attaquer.

L'Aimé, un garçon du village voisin, de quelques années notre aîné, et que nous pouvions connaître à l'école les mardis ou vendredis dans ses caractéristiques essentielles, dont aucune ne nous apparaissait positive.



286. — Les Charbonnières (Vallée de Joux)

Le voilà, l'endroit de toutes ces cabanes que nous aurions pu construire !

Le démolisseur universel de toutes les cabanes du monde!
Un personnage cru, à tort ou à raison, d'une noirceur
effroyable. Si nous allions certes aux Cruilles, nous
ne les dépassions jamais. Car au couchant, c'étaient
les Vyffourches, et c'est là qu'ils habitaient, lui et
ses frères, préparant tous les mauvais coups de la créa-
tion. Se rendre là-bas, dans leur fief, outrepasser
les frontières naturelles de notre petit univers,
c'était risquer sa peau, ni plus, ni moins. Ce C.,
c'était un gaillard d'ombres et de ténèbres que je re-
trouvais toujours au carrefour de mes plus mauvais
rêves d'enfant.

Oui, pour se protéger de lui, il fallait une cave
bien profonde. Les matériaux étaient rejetés sur les
bords qui faisaient de gros bouvrelets. Je retourne par-
fois là-bas, aux Landes, je me promène dans cette pe-
tite forêt pleine de souvenirs. Si les arbres, les sa-
pins du coeur en particulier, ont certes grandi, si les
feuilles mortes sont tombées plus de trente fois, je la
découvre encore notre cave, vestiges émouvants de nos
activités passées. Mais voilà, ce grand trou, pendant
les quelques journées que nous avons passées à l'ap-
profondir, il nous avait pris toute l'énergie qu'il nous
aurait fallu pour monter une cabane plus simple, et sur-
tout sans cave!

Une deuxième, à cinquante mètres au nord, à peine,
motiva un regain d'énergie. Mais comme il n'y a pas de

cabane sans cave, c'est bien connu, nous voilà de nouveau à terrasser. Hélas, là, le sol était plus dur; trop dur même. Nous étions sur un banc de rocher. Aussi vite les bras nous en tombèrent. Abandon après une seule journée, les pierres extraites du sol juste bonnes quelques années plus tard à cacher les saucissons volés dans le garage de la grand-mère à Binoçe. Avec la complicité du petit-fils, il faut le dire!

Nous ne l'aurions donc jamais, notre cabane ? D'autres, les Fontannaz, en avaient pourtant une si belle, eux, au-dessus des Ecrottaz, sous les sapins, à la lisière de la forêt. Presque une petite maison, avec des fenêtres et une porte, et un toit avec des tôles. Le tout bien solide, fait pour résister cinquante ans. C'était vraiment la plus belle des cabanes, et ceux qui l'avaient construite nous apparaissaient comme des types extraordinaires qu'il fallait imiter. Elle demeura très longtemps, cette cabane-là. Et puis un jour, si belle qu'elle ait été, vinrent les démolisseurs, C. en premier peut-être! Ça commença par des vitres cassées. Puis la porte fut retrouvée un jour grande ouverte avec la serrure arrachée. Vint naturellement le tour de l'intérieur qui fut pillé et dévasté, le fourneau comme le reste, ustensiles ou meubles, prenant le chemin d'une autre cabane. Et ce n'était pas fini. Les tôles du toit furent enlevées à leur tour. Il ne demeura bientôt presque plus rien.

Et le peu qui subsistait, le temps, avec les années qui passaient, avec les pluies et les neiges, se chargea de le faire disparaître. Juste resta-t-il longtemps dans l'arrière de la forêt, sous des feuilles mortes et des branches sèches, des vestiges de tuyaux, l'anse rouillée d'un vieux bidon.

Mais retournons à nos cabanes, là-haut, aux bois tant fréquentés des Landes qui font face à notre maison, et où chaque arbre et chaque pierre nous étaient connus. Une troisième tentative ne fut qu'un entrelac de branches de sapin et de fayard entre trois troncs. Le tout recouvert de feuilles et de mousse. Rien de solide ni de durable. Mais quelle vue nous avions de là sur le village, qui, au-delà de la Sagne, vivait sa vie d'adulte. Crue alors seule vraie, pauvre qui le sait en regard de nos journées d'enfants vécues en pleine liberté.

Dernière tentative de cabane, inachevée encore il est vrai, quoique un tantinet plus élaborée cette fois-ci, sur le territoire de la Cerniaz, tout près de la route de Mouthe, à quelque cent mètres du banc où les dimanches venaient s'asseoir l'oncle Arthur, la tante Charlotte et leur fille Suzanne. Ces beaux dimanches qui avaient la couleur des bleuets.

Le père d'Hector avait monté les planches avec le Blitz bleu, celui du commerce qui sentait les vacherins même en plein été. Et entre deux arbres nous avions fixé un toit, presque un vrai, qui aurait pu nous

protéger d'une bonne pluie. Vint une paroi à l'arrière pour nous cacher de ceux qui pouvaient passer sur la route de Mouthe. Et d'autres éléments ? Je n'en ai pas le souvenir. Probable que nous en étions restés à ce rudiment de cabane. Et nous voilà assis à l'intérieur. Regard sur le gros bosquet touffu presque impénétrable parsemé de buissons de noisetiers qui nous fait face. Qui aurait su nous découvrir là, en plus derrière des fils barbelés, invisibles et silencieux ?

Des fayards sont à notre droite, sur lesquels, par une disposition harmonieuse des branches, nous pouvons monter sans peine. Certes pas bien haut, cinq à six mètres maximum. Le vertige nous prend vite, nous autres ! Voici vu de notre perchoir le chemin de la Cerniaz, en contre-bas, comme une tranchée dans la roche de ce maigre pâturage. Et là-haut j'inscris dans l'écorce mon nom d'indien : Cochise. Un chef, loyal, fidèle à la parole donnée, et que je voulais imiter. La marque est restée des années, jusqu'à devenir illisible, boursoufflée comme une vieille cicatrice mal guérie.

Les cabanes... C'était l'époque d'avant la prim-sup, de nos douze ou treize ans. Le bel âge, mes amis. L'école était somme toute facile en ce temps qui allait être révolu. Car derrière nous déjà arrivaient de nouvelles générations d'enfants qui, ailleurs, plus

huit sur cette même Cerniaz, au-dessus de l'Épine, ou aux Epinettes, du côté de la Tempérance, pour ceux des Crettêts qui étaient un peu comme d'un autre village, s'embarquaient pour de pareilles aventures. Et qui verraient naturellement les mêmes conclusions. Toujours une fin. Rapide de par le feu ou la main humaine, lente de par les pluies et le poids des hivers.

Mais je pense tout à coup à une autre de ces cabanes, celle à Arthur, bien plus loin, sur la Muratte, à la lisière du grand pâturage. Et je la revois avec son toit pentu qui affronte son quarantième hiver. N'a-t-elle pas remplacé, elle que j'ai aidé à survivre, toutes celles de mon enfance qui ne furent jamais achevées ?

ARCS ET FLECHES

Le temps des arcs et des flèches. J'y découvre après coup, par la magie du souvenir, des heures qui furent parmi les plus riches de mon passé d'enfant. Ainsi je me revois devant la maison, muni de l'un de ces arcs de noisetier et décochant des flèches qui vont droit dans le ciel bleu, au-dessus des fils et des poteaux.

Ces flèches étaient faites avec des joncs que nous allions cueillir derrière la scierie, dans cet immense no man's land à la terre blanche gorgée d'eau où ils poussaient en une épaisse savane où n'allaient guère

que nous autres les enfants du village. Et Petiot, qui y avait sa cabane bourrée à craquer de toutes les richesses qu'il avait ramenées du Creux Martinet. Nous choisissions les joncs les plus forts et les plus droits que nous coupions à la base avec nos couteaux. Nous en ramenions ainsi de pleines brassées pour les apprêter plus tard à la maison, pour moi l'atelier étant la boutique où j'avais ma réserve de culots, dans un carton, au fond du vieux buffet grenat. Ceux-ci avaient été recueillis sous le stand où ils giclaient lors des tirs militaires. Il suffisait alors de les enfiler au petit bout du jonc, de couper l'autre extrémité en V renversé, à soixante ou septante centimètres, et la flèche était prête. Il nous arrivait aussi, pour remplacer les douilles quand celles-ci venaient à manquer, d'utiliser des morceaux de sureau. Un tel arbre poussait de même derrière la scie, contre la cabane à Jules-Louis qui s'effondrait. Ces bouts de sureau, de 10 cm de longueur environ, à la moelle tendre, étaient enfilés sur le petit bout du jonc. Mais de telles flèches, plus légères, ne permettaient pas d'aller très loin. Aussi leur préférons-nous les traditionnelles, avec culot, qui étaient parfaites en leurs longues trajectoires.

L'arc lui était de noisetier. Une branche coupée à un buisson des Ecrottag, droite et souple, d'un mètre de longueur, ou à peu près. Avec deux encoches taillées

aux extrémités. Pliez la branche, attachez la ficelle, et voilà, le tour est joué, l'arc prêt pour toutes les petites guerres de la région.

Et quelle arme magnifique nous avons ainsi, les amis. Les poteaux de téléphone en savaient quelque chose, eux. De même que les lampadaires dont les cloches étaient bosselées. Mais là, n'était-ce pas plutôt avec les carabines à plomb ? La souplesse du noisetier frais, sa détente. Nom de sort, vous auriez tué un bison qui serait passé par là même à cinquante mètres avec un tel arc !

Et nous voilà par un après-midi d'automne partis pour les campagnes du village. Une fois de plus. Mais cette fois-ci décemment armés. Ah ! les indiens qui se cachaient aux Landes, derrière les replis du terrain, n'avaient qu'à bien se tenir ; eux qui pourtant étaient nos maîtres et dont la vie si riche, avec tentes, armes et chevaux, n'était qu'une longue et interminable chasse qu'on enviait. Et ainsi, d'une flèche à l'autre, nous traversions la Sagne, nous montions les Brûlées pour arriver là-haut où l'on est si bien.

Arcs et flèches que nous avons créés de nos mains. Avec ces couteaux d'éclairieurs que possédaient mes deux frères qui avaient d'un côté une grosse lame et de l'autre quelques dents de scie, avec un manche de deux couleurs, rouge et noir. Un jeu parfait que somme toute nous n'avons pas assez pratiqué. C'est que notre

imagination, excitée sans cesse par l'attrait du nouveau, nous appelait vite à d'autres jeux.

Et ces arcs, devenus secs, sans détente, nous les retrouverions un jour pleins de poussière au fond des casiers à bois de la grange, souvenirs encore de nos belles journées d'autrefois.

BONPORT

Encore un de ces coins délaissés des adultes et dont les enfants font leur univers. Evidemment pas les dimanches où les familles du village allaient s'y promener pour se gorgier de soleil, du parfum des fleurs et de l'air du lac. Car le Brenet est là, à votre droite, au pied de la Dent de Vaulion qui l'écrase de sa masse énorme. Ce lac que les pêcheurs longent dans leur barque à fond plat, faisant aller leurs rames d'un geste souple et tranquille.

Alors délaissé la semaine, ce Bonport de mon enfance, ce coin béni qui me laisse tant de souvenirs ? Pas tout à fait. Car n'y avait-il pas le ruclon à proximité, ce Creux Martinet qui rappelle de par son nom des activités industrielles lointaines et oubliées, quoique formidables de par leur importance, leur complexité, et même leur modernité.

Aucun vestige néanmoins de ces anciennes professions

dans ce grand trou que l'on remblayait avec les déchets des ménages qui goûtaient avec délices aux bienfaits d'une société nouvelle qui remplaçait peu à peu le bois par le plastique et le fer blanc. Le fond même de l'entonnoir, au pied des roches qui le surplombe, n'était plus visible depuis longtemps. Sur ses pentes, on brassait souvent des coquilles d'escargots qui craquaient sous les pieds. Et maintes fois du foin mouillé avait été déchargé là-haut, qui charbonnait dans une odeur âcre. Martin y vidait de pleins camions de boîtes de conserves vides. A ce train-là, il n'allait pas faire vieux, notre cher et beau ruclon. Un traîneau à moitié calciné dressait en l'air ses patins rouillés. Près de lui s'enterraient de vieilles bouteilles que nous retirions pour les lancer contre les rochers où elles éclataient à grand bruit. Au fond des pneus avaient roulé, la preuve évidente que les voitures se faisaient plus nombreuses au village. Ces pneus, un jour, nous les avons hissés au-dessus des roches, à la limite des pâturages, et de là-haut, nous les avons lâchés vers le bas. Il fallait les voir sauter par-dessus les roches et les buissons. Quels bonds prodigieux! Ah! il ne vous aurait pas fallu passer sur le chemin de Bonport à ce moment-là. Quelle écrasée!

Belles heures, en vérité. Et ce Martinet, tout de même, quel ruclon! Quel beau et magnifique ruclon!

J'en ai une profonde nostalgie. C'était le vrai ruc-
clon d'antan où l'on pouvait tout trouver. Des roues
pour envisager un essai de cariole, de vieux outils
parmi des rognures de sangles à vacherins qu'un affi-
neur avait déchargées là, des livres, et une fois,
comme on l'a vu, les nasses usagées qu'un pêcheur ne
voulait plus. Et bien d'autres vieilleries encore, un
assemblage extraordinaire de choses usagées qui re-
prendraient un jour le même chemin si nous les avions
emportées au village.

Plus loin que le Creux Martinet, en dessus du
chemin, c'est la grotte de Bonport. La seule de notre
enfance qui était située à une distance raisonnable
du village. On y accède par une fissure basse. La
grotte est offerte à la lumière par une fenêtre énorme
ouverte sur le lac Brenet. A dire vrai, plus une fail-
le qu'une grotte. Mais elle nous plaisait comme ça et
nous voyait souvent en ces âges où Six-Sous était le
grand pont de nos jeux d'enfants. D'une connaissance
et d'un savoir faire supposés universels. Le maître
du canif, de la ficelle et des feux. Là un foyer avait
été dressé contre le roc qui avait noirci. La fumée
pouvait s'échapper par l'immense fenêtre ou par les
autres failles de ce complexe rocheux tout en plaques.
Encore heureux que nous n'ayions pas été écrasés par
l'une de celles-ci qui se serait détachée, comme elles

le faisaient parfois au Grand-Creux, à quelque cinquante mètres au nord, sous l'action de la pluie et du gel.

Voilà donc le foyer et un ^{feu} qui pétille. Les buissons des alentours nous ont donné du bois sec à profusion que les plus jeunes, nous comme de juste, ont traîné dans la grotte. Devant celle-ci, à l'automne, dans l'herbe sèche des pentes, tombaient ces butzines dures et acides qui poussaient sur de vieux pommiers sauvages aux branches noueuses. Petites pommes jaunes à peine plus grosses que des noix qui mûrissaient là, en ce coin privilégié. Nous les ramassions; elles étaient notre récolte. Et rentré à la grotte nous les piquions au bout de branches taillées en pointe et nous les faisons griller. Je les revois se racornir sur le feu, je les sens, délicieuse odeur de pomme brûlée, et je les goûte encore, sauvages et amères, mais rendues presque mangeables par cette rapide cuisson.

Donc la grande fenêtre donne sur le lac. Tout le soleil de la région y pénètre à flots cet après-midi. Passent deux vieilles dames qui vont au village après avoir été jusqu'à la Tornaz et qui, en rentrant, se sont peut-être assises sur le banc de la cave à la Metsire. Un homme est venu décharger une pleine cariole au ruclon; du travail pour nous autres tout à l'heure! Un pêcheur longe le lac sur son bateau gris. Le village est là-bas, dans le prolongement des Crêts de l'Épine, très beau dans sa lumière automnale.

Plus loin encore est le Risoux, et ses forêts noires. Ô douces vacances d'automne. Un train siffle et sort du tunnel. Le voilà qui longe la rive orientale du lac dans un grand roulement sourd. On est bien, là, en notre situation dominante. Et en nous se gravent ces impressions et ces couleurs que nous n'oublierons jamais, où que nous allions et quoi que nous puissions faire. Assis sur les rochers. Nous causons. Les grands surtout. De trois ou quatre ans nos aînés, d'une expérience double ! Et naissent des histoires dont l'in-vraisemblance nous est mythe et vérité. Six-Sous raconte la sienne, sa préférée, sûrement imaginaire, où son grand-père - avait-il seulement vécu au village, cet homme vénérable ? - était tombé dans le Grand-Creux du haut des falaises, mais s'était miraculeusement raccroché à un arbuste qui poussait là, dans une fente du rocher. Histoire à la fin méconnue qui me faisait rêver la nuit. Car je le voyais moi aussi à mes pieds, ce Grand Creux énorme et terrifiant.

Dans un coin de la grotte s'ouvre une cavité étroite où seuls des animaux de petite taille se faufileraient. Ce trou-là ne conduisait-il pas à Vallorbe, passant sous le lac et la Dent de Vaullion ? Et des tassons, ces bêtes imaginées dodues, avec de longs poils, ne l'habitaient-ils pas ?

Les heures passaient. Nous avions escaladé les rochers

par d'étroits chemins qui courent au-dessus des plaques rocheuses. Et de ces hauts nous avons encore regardé le lac Brenet et ce site exceptionnel qu'est Bonport, avec sa vaste esplanade, ses arbres et ses murs, ruines à peine décelables de la vieille maison où naquit Eva, notre arrière-grand-mère de l'Épine. Plus haut encore étaient les barbelés qui isolent cette zone de la Roche. Un tout autre monde où la pente s'atténue soudain pour laisser place aux forêts et aux pâturages.

Lors de cet après-midi de soleil nous étions aussi allés à ce Grand Creux. Imaginez un entonnoir gigantesque de trente mètres de diamètre, et d'une profondeur de 10 à 15 mètres dès le niveau du chemin. Mais avec une falaise qui le domine d'une hauteur totale de trente à quarante mètres. Un prodigieux décrochement rocheux qui nourrissait nos cauchemars, la nuit, une fois rentrés à la maison.

Placés au pied de cette falaise, après une descente prudente, dressant la tête pour tenter d'apercevoir son point extrême, quelle impression! Oui, nous autres, nous étions vraiment minuscules au fond de cet énorme trou où nous chuchotions plus que nous parlions. Car ne dit-on pas que les bruits trop forts peuvent provoquer des éboulements? Nous devenions ainsi bien timides en ces entrailles du monde où demeurent encore

les vestiges des bâtiments industriels d'autrefois, pans de murs, pierres de tailles de grandes dimensions qui s'y effondrèrent au siècle passé. Sur les pierres plates détachées des parois, couvraient de jolis dessins en forme de fougères, délicats et harmonieux.

Deux possibilités s'offraient pour descendre au fond de cet entonnoir. Un chemin de terre qui court droit en bas sur la pente gauche, ou l'escalier de fer ancré aux murailles énormes qui retiennent les eaux du lac. C'était notre exploit de la journée que d'enjamber la barrière métallique plantée au bord du chemin, que d'empoigner cette échelle peinte d'anti-rouille gris, et que de descendre à mi-hauteur, le reste étant à faire parmi les roches qui conduisent au fond parmi les décombres et les framboisiers.

Parfois passaient des promeneurs qui du chemin, là-haut, nous regardaient errer en ce fond inquiétant. Aucun bien sûr qui n'aurait voulu nous rejoindre. Ils ne connaissaient plus rien, eux, des délicieuses sensations de l'aventure. Ils étaient sans fantaisie, privés de désirs extraordinaires ou étranges, sages. Ô sagesse ! N'était-ce pas nous qui l'avions après tout, qui voulions tout découvrir ? Et qui par cela apprenions à connaître cette terre dans sa diversité ? Qui établissions avec elle des liens que rien ne pourrait jamais rompre, ni même altérer.

Notre terre... ma terre, que j'aime et que je vénère. Qui fut et qui restera l'essentiel de mon existence. Qui a su m'ouvrir à la vie et qui saura, j'en suis sûr, m'accueillir après m'avoir tant donné. Ô ma terre ! Ô Bonport de mon enfance !

LES FEUX

Là-haut aux Grands-Billards, furent aussi nos trois foyers successifs. Le premier juste au-dessus des Landes, près du chemin. Dans les pierres, fait avec d'autres grosses pierres. Corvée de bois pour les plus jeunes, François et moi, qui traînions des branches sèches sur ce vieux chemin ou au fond de la combe que bordent des bosquets de fayards ou de bois blancs.

Un deuxième foyer fut planté à cent mètres au levant, toujours au bord du même chemin. Mais peut-être ces places n'étaient-elles pas assez protégées. C'est qu'il nous fallait l'écart, à nous autres.

Aussi avions-nous déménagé plus haut, juste derrière le mur de la Cerniaz. En des lieux que personne ne fréquente et d'où l'on domine. Nous y avons construit un foyer solide que nous retrouvâmes plusieurs saisons. C'est de celui-là, le seul réutilisé longtemps, dont je vous parle. Il se trouvait sur une petite étendue de pâturage dégagée entre les arbres, juste à côté du mur que nous venions de traverser. Le bois mort était à portée de main.

Six-Sous, parce que les années ont passé et que d'autres qui formèrent aussi les deux foyers primitifs s'en sont allés à des occupations plus sérieuses, s'est vu promu grand maître des lieux et des cérémonies. L'homme universel qui, au village, m'apprenait à bourrer

jusqu'à la gueule des culots de têtes d'allumettes, à les refermer, puis ensuite à les jeter dans un grand feu qui brûlait au jardin de la Sagne et où ils explosaient comme des balles de fusil. C'est dire que pour lui, bien que cela reste une opération sérieuse, presque rituelle, la construction d'un feu est élémentaire. Mettez du papier de journal, des feuilles mortes, quelques brindilles, de petites branches, de plus grosses par-dessus; craquez l'allumette, même humide le bois prend d'une seule fois. Voici la fumée qui monte et la flamme qui se faufile entre les branches. Et bientôt l'air surchauffé vibre au-dessus du feu qui prend des proportions réjouissantes. C'est un instant magique.

Des branches en Y sont de chaque côté du foyer circulaire. Bien plantées dans la terre sèche du pâturage. Une tige droite a été passée dans les anses de deux gamelles maintenant suspendues sur les flammes qui lèchent leur métal noir. De la soupe aux pois va bouillir dans la première. Des pâtes cuisent dans la seconde, que l'on remue avec une baguette de noisetier pour ne pas les laisser s'attacher au métal. La gamelle de soupe est retirée la première. Tandis que l'eau des pâtes devient laiteuse, mousse par-dessus le bord, coule dans les flammes qui crépitent. La soupe a une odeur qui vous met en appétit. Elle est bien bonne dans les

couvercles de gamelle ou elle a été versée avec peine. Les bords du métal sont brûlants. Il faut souffler longtemps avant de boire à petites gorgées ce liquide épais, mais savoureux. De gros morceaux de pain y trempent. Pendant que les pâtes mijotent et qui, quoi qu'on fasse, ne seront jamais à point. Ou trop cuites, faisant bloc avec la gamelle, ou pas assez, à peine ramollies. Car rien de plus difficile en forêt, sur un feu de bois, que d'amener des pâtes à leur juste consistance. Malgré tout nos repas sont parfaits là-haut. Est-ce cela que le goût de la liberté ?

Nous mangeons presque religieusement, les yeux perdus au loin, sur les montagnes, ou sur le village. Des vaches sont en champs, qui font aller leurs sonnailles. Il y en a partout. Pas loin d'ici, et là-bas, sur les Grayets. C'est un moment paisible. Nous sommes assis sur l'herbe sèche. Pas d'autre préoccupation que d'entretenir le feu. Le couvercle vide, nous le lavons avec des feuilles mortes et de la terre sèche. Voilà bien en forêt la seule manière de procéder pour ne pas gaspiller l'eau si précieuse.

Un autre jour des pommes de terre et un saucisson ont rôti dans la cendre, du fromage a perdu sa graisse au bout d'une branche pointue. Ne sentez-vous pas l'odeur forte qui se dégage de cette pâte fondante à moitié brûlée ?

Et puis est venue l'heure du thé et des biscuits.

Les gobelets sont posés en équilibre entre les feuilles et les herbes sèches. C'est un beau moment. Ce sont les vacances. Nous sommes libres, prodigieusement. Maîtres absolus de notre temps. Une fumée que l'on chasse en soufflant court à la surface du thé. Le monde vit au ralenti dans cette mélancolique et douce journée d'automne. Des corbeaux se sont posés sur les champs. Le ciel est sans nuages, le soleil encore chaud. Nos sacs nous ont-ils révélé tous leurs trésors de victuailles ? Mais non, reste du chocolat de ménage presque noir, dur à se casser les dents. Des couteaux pendent à nos ceintures qui retiennent ces pantalons golfs qui laissent voir dans le bas des chaussettes grises à grosses tresses et des souliers bruns. Une vache appelle pas loin. Les arbres sont beaux et lumineux dans leurs couleurs dorées. Des feuilles tombent en silence. Quelques branches sont remises sur le feu qui s'éteint. Pour le plaisir des yeux, pour la vie, mais surtout pour la joie et la paix qu'il donne. C'est vraiment l'automne, le bel automne, et nous sommes heureux.
